

*Kichinev, lundi 19 octobre 1987*

Il n'y a pas de voyage entrepris, de ville retrouvée, derrière lesquels ne se cache le visage d'une femme, rencontrée par hasard, aperçue entre deux portes, sur le quai d'une gare, sur le pont d'un bateau. Ce n'est jamais la même, au gré des lieux, mais ce qu'elle guide en nous, ce qu'elle atteint et conduit jusqu'à l'émotion parfaite ne varie pas : le rêve de la connaître davantage, de se promener avec elle, d'un pas égal, d'un regard commun.

Voici que la première page est tournée, de Moscou à Kichinev, à travers les marais du Pripiat et les plaines d'Ukraine. Moscou fut, ces quatre derniers jours, la ville des démarches interminables, à l'hôtel de l'Université, au bureau de la milice, à la douane enfin, la ville des papiers à remplir et à obtenir, à ne pas perdre et à ne pas omettre. Le dédouanement des malles vendredi, trois jours après notre arrivée, fut une curieuse aventure. Mon passeport et celui de Valérie s'étaient perdus, au douzième étage de l'hôtel, dans le dédale des bureaux consacrés à la surveillance des étrangers, dans l'attente d'un tampon certifiant la légalité de notre hébergement à Moscou. Impossible de dédouaner nos malles, si nous ne les récupérons pas à temps. Nous fûmes convoqués une première fois à 9 heures, puis à 10 h 30 et à nouveau à 11 heures. À 13 heures, rien n'avait été fait pour les retrouver. La situation semblait bloquée. Nous prévînmes alors que nous refuserions de quitter l'hôtel à la date prévue si, nos passeports

réapparaissant trop tard, nous n'avions pas la possibilité de récupérer à temps nos bagages. Nos documents refirent aussitôt surface. Il fallait cependant les rapporter impérativement à l'hôtel avant 17 heures, pour que les dernières formalités puissent être accomplies avant le départ. De peur que nous ne soyons pris de court, une Volga noire du service des étrangers nous conduisit à l'aéroport, un camion militaire nous en ramena.

Étrange univers des complications, sans explication et sans objet, où tout se règle par miracle, sans qu'on en comprenne le pourquoi ni le comment. Des difficultés insurmontables surgissent. Elles sont soudainement aplanies. Elles demandent du temps et de la patience : apprendre à reprendre souffle, alors qu'on étouffe déjà. C'est cet endurcissement de chaque instant qui fait le déracinement. Appartenir à une société, une communauté, familiales, c'est encore garder l'espoir, aussi faible soit-il, qu'elles offriront un recours pour que les difficultés s'aplanissent, c'est pouvoir croire encore qu'une bouée de secours se présentera, à portée de main, sous la forme d'un téléphone ami, d'un lieu auquel on est habitué. Il faut que tout ceci vous soit enlevé d'un coup, et qu'on ne puisse plus compter que sur soi seul, pour qu'apparaisse sous un jour nouveau leur ressort : leur nécessité et leur fragilité.

Quelle est la part exacte dans notre vie de ce qui la rend plus vivable ? Ces artifices, ces détours qu'il faut prendre pour qu'elle soit plus légère n'ont-ils pas pour effet de nous cacher à nous-même la précarité des liens que nous nouons, pour ne plus y penser ? Mais où commence la privation de liberté ? Est-ce dans cette dépendance à l'égard des uns et des autres, le besoin de leur secours pour que tout ne soit pas si épuisant, ou dans l'endurcissement même qui supprime toute légèreté et toute insouciance, tout sourire et partage spontanés, sans lesquels peut-être il n'est pas de vraie liberté ?

Quel contraste entre la journée de samedi, cette longue promenade avec Marion, au monastère de Novodievitchi, à la périphérie de Moscou, la joie de l'été indien et la solitude de ces deux derniers jours, cet interminable voyage en train, où le plaisir des plaines d'Ukraine, la surprise des arbres flamboyants, l'étonnement de voir des paysannes vendre leurs paniers de pommes aux voyageurs à chaque station, étaient altérés par l'absence de voix et de visages dans le compartiment vide, dans ma présence échouée au milieu de mes bagages : deux malles et une énorme valise.

Contraste également avec cette première journée à Kichinev, où je m'efforce d'écrire pour ne pas penser à la difficulté de me nourrir, après une courte promenade, et à l'impossibilité de trouver quelqu'un à qui parler, dans l'attente d'un signe de l'université, d'un collègue, d'un étudiant. Peut-être qu'il n'est pas de liberté sans ces paroles vaines que nous échangeons et qui nous rassurent, sans ce bavardage de tous les jours qui les ponctue, sans trop les étirer, leur permet de passer, les uns après les autres. Faudra-t-il que je voie Kichinev, sans le secours d'un visage, d'une parole amie, comme l'ont été les vôtres, à Moscou, Marion et Valérie ?

*Kichinev, mardi 20 octobre*

À peine les pages de la veille étaient-elles écrites que je décidai de me rendre de mon propre chef à l'université : sage initiative qui alléga considérablement la fin de la journée. On attendait que je me présente et que je trouve sans doute seul le chemin de l'université et de la chaire de langue et philologie françaises, à laquelle je devais être rattaché. Trois collègues, dont je fis aussitôt la connaissance, m'accompagnèrent à la consigne de la gare pour retirer mes bagages. Je fus présenté, un peu plus tard, au chef de chaire, puis au doyen de l'université, à la suite de quoi

un de mes futurs étudiants fut chargé de m'emmener dîner dans un restaurant de la ville. De part et d'autre, les propos sont mesurés, mais l'intérêt est partagé. Ce matin, un collègue m'a conduit pour une longue promenade à travers Kichinev. Ces quelques pas déjà m'ont attaché à la ville. Le quartier où je réside est l'un des plus anciens; c'est un ensemble de rues qui se coupent à angle droit, bâties de maisons basses, sans étage et très allongées, d'apparence assez vétuste. Des volets de couleur leur donnent un aspect presque paisible. Toutes ces rues sont bordées d'arbres, essentiellement des platanes, dont le feuillage aux couleurs de l'automne adoucit la mélancolie, apaise l'esprit et atténue l'inquiétude d'être si loin des siens.

Kichinev encore : son marché kolkhozien, ses cris et ses lazzis, à moitié occidental et déjà oriental, la langue moldave : une langue romane, très proche du latin, écrire en caractères cyrilliques : le poids de l'empire inscrit dans la graphie.

*Kichinev, mercredi 21 octobre*

Il ne faut pas confondre l'amitié et l'instinct de conservation qui pousse à se regrouper, à se rassembler dans un café, autour d'une table. Les bavardages inutiles, comme j'en aurais tant connu à Paris, dans les parages de l'École normale supérieure, et l'allongement du carnet d'adresses sont autant de temps et de lieux perdus pour l'amitié.

*Kichinev, jeudi 22 octobre*

Premier cours hier : une dizaine d'élèves, tout au plus, mais le travail est agréable. Ils sont avides de renseignements, d'anecdotes, d'images. On m'a attribué cinq groupes d'élèves que je verrai une fois par semaine. Il faudra leur donner le plus possible, mais, au préalable, briser la glace, susciter la confiance.

Grande promenade, ce matin, après un premier coup de téléphone familial au centre des télécommunications. Il faut demander le numéro à une opératrice, attendre que la communication avec Paris, très vraisemblablement écoutée, se fasse. La langue est un obstacle, d'autant plus que la ville est remplie de lieux qui appellent la parole, incitent à la conversation, aux salutations. Ainsi du marché kolkhozien : le lieu le plus pittoresque de Kichinev. C'est d'abord une longue suite d'étalages, abrités par des auvents, où sont rangées avec soin des piles de grenades, de melons d'eau, de pommes, des noix, les dernières triées avec application, les premières astiquées pour le plaisir de l'œil. Des paysannes, coiffées d'un fichu en toile, vêtues de robes grossières, les jambes protégées par des bas épais, veillent avec la plus grande attention au bon ordre de leur marchandise. Un peu plus loin, sur la droite, c'est le coin des volailles vivantes. Comme il est frustrant de ne pas comprendre ce que se disent les paysans rassemblés autour d'elles!

C'est du côté de l'étalage des chapkas et des bonnets qu'un homme s'est approché de moi pour lier conversation. Il est étrange et agréable à la fois qu'après avoir pourtant compris mon peu de connaissances de la langue russe, il se soit efforcé de poursuivre la conversation, comme si de rien n'était, comme s'il ne lui était pas vraiment possible de croire à cette méconnaissance. Ces quelques propos m'ont réchauffé le cœur. Plus ils se multiplieront et plus ce long séjour (qui doit durer deux ans) sera une réussite. Entrer dans une ville inconnue, c'est adopter un pas qui sache en épouser les artères, les méandres, en poursuivre, au fil des promenades et de la rêverie, le secret. Il peut être lourd, énervé, fatigué ou pressé dans des villes hostiles et inquiétantes. Je veux croire que Kichinev implique un pas léger, détendu, une démarche aérienne qui se réjouit de l'automne, des maisons basses, des parcs flamboyants.